

Le combat de Marchais et "le miracle" de la Marne [suite]

Autor(en): **Grasset, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **84 (1939)**

Heft 2

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341930>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le combat de Marchais et « le miracle » de la Marne¹

LE 49^e MARCHE A L'ASSAUT DES BOQUETEAUX
AU NORD-OUEST DE 182.

Le 49^e s'est mis en mouvement à 15 heures, en même temps que le 34^e et à sa gauche, la droite appuyée au chemin qui conduit de Vendières à la corne nord-ouest du bois de Courmont.

Comme au 34^e, ses bataillons sont en colonnes doubles, largement espacées, à cause de l'artillerie qui est à craindre. Le bataillon Mesqui (1^{er}) est en première ligne, marchant derrière ses patrouilles de combat ; les bataillons Leblanc (2^e) et Cournet (3^e) sont échelonnés en arrière, vers la gauche, car on est découvert, de ce côté, les régiments de la 72^e brigade n'étant pas encore en vue et une colonne de cavalerie supposée ennemie ayant été signalée vers le nord.

Tout de suite, les obus pleuvent. L'artillerie allemande, qui, de son observatoire de 214, au nord de la route nationale, a aperçu ces masses d'infanterie, ne ménage pas ses munitions. Ce sont des rafales de 77 et de 150, qui multiplient les petits flocons blancs et les cratères, faisant vibrer l'air dans un bruit de tonnerre et jaillir du sol bouleversé d'énormes éventails de flamme, de terre et de boue. Tout cela est peu meurtrier, d'ailleurs, car le terrain, très humide et mou, se laisse pénétrer profondément par les obus qui, en éclatant, font fougasse. Notre artillerie tire aussi, mais sans grand succès, si l'on en juge par l'activité des batteries ennemies.

¹ Lire la première partie de cette étude dans notre livraison de janvier 1939. (Réd.)

De la croupe de Monthubert, les trois groupes du 24^e, artillerie de la 36^e division ; de la rive sud du Petit Morin, les trois groupes du 14^e, artillerie de la 35^e division, et aussi deux groupes du 58^e, de l'artillerie du corps d'armée, pilonnent consciencieusement les abords du carrefour 207 et de Marchais, ainsi que ce village.

A 16 heures 30, les patrouilles de combat du 49^e ont abordé la ferme Le Bois Jean et l'ont trouvée vide. Sans arrêt, elles continuent leur progression vers la cote 182 et la lisière nord-ouest du bois de Courmont.

A 17 heures 30, c'est l'orage qui crève et inonde la région. L'artillerie ennemie n'en continue pas moins son tir et aux obus se joignent les balles, venant du nord, sous lesquelles on doit se déployer et on perd du monde. Il faut désormais prendre de sérieuses précautions. Les lignes de tirailleurs ne se lancent plus en avant que par bonds courts et rapides d'une trentaine de mètres, se couchant sur le sol dès que le bond est achevé... Elles progressent tout de même. L'ennemi, sans doute peu nombreux ici aussi, manque de ténacité et son feu faiblit au fur et à mesure que nos lignes avancent. La pluie s'obstine et l'obscurité est déjà complète quand nos patrouilles de combat, d'un dernier élan, abordent la lisière des boqueteaux. L'adversaire n'a pas attendu le choc ; il a évacué ses positions. Evidemment, il concentre ses forces plus loin.

LA MARCHÉ D'APPROCHE DE LA 72^e BRIGADE.

La situation de la 71^e brigade, vers 19 heures, étant ainsi connue, allons retrouver la 72^e brigade, que nous avons laissée sur le Petit Morin.

A 11 heures, le 18^e, qui est en tête, a franchi la rivière au pont d'Ormoy. Mêmes procédés qu'à la 71^e brigade, mêmes péripéties, même ordre parfait, qu'aucun incident ne vient troubler.

Par la ferme Rognon et par la vallée encaissée du Ru Bâtard, les trois bataillons du régiment se succèdent en

colonne double, montant vers la ferme Chantreine, que les éclaireurs ont déjà visitée et déclarée vide. A l'est, la croupe de Monthubert masque le mouvement aux vues de l'ennemi, mais l'artillerie divisionnaire a pris position sur cette croupe et l'artillerie allemande répond à nos canons, de sorte que des obus arrivent, destinés à nos batteries et dont quelques-uns viennent éclater dans la vallée. Désagrément minime, à cette heure ; il faut bien que la bataille comporte quelques risques.

A midi, le 18^e a pourtant atteint, sans accident, la ferme Chantreine. En attendant des ordres et sans prêter d'autre attention aux obus égarés, le colonel Glonin arrête ses bataillons dans un bois, à 500 mètres à l'est de l'habitation et prescrit une grand'halte.

Le 12^e, nous l'avons dit, suivait le 18^e, mais le général Jouannic, commandant la 36^e division, a arrêté ce régiment à son passage près de la ferme Rognon et l'y a gardé à sa disposition. Le 12^e ne prendra donc aucune part aux opérations qui, de ce côté, seront menées par le seul 18^e.

A 13 heures 30, ayant reçu les dernières instructions du colonel de Sèze, commandant la 72^e brigade, le colonel Glonin donne à ses bataillons les directives pour l'attaque.

Le bataillon Masson (1^{er}) aura pour premier objectif le village de l'Epine aux Bois, d'où partaient des coups de fusil tout à l'heure, et pour deuxième objectif, la croupe boisée, au nord-ouest de Marchais. Le bataillon Challe (2^e) suivra le bataillon Masson, en échelon derrière sa gauche ; le bataillon Mélin (3^e) sera, lui aussi, en échelon, derrière la gauche du bataillon Challe. Ce dispositif en échelons, parce que la gauche du régiment est entièrement découverte et qu'on doit être prêt à repousser une attaque, s'il s'en produisait de ce côté. Le bataillon Challe a perdu sa section de mitrailleuses, détruite dans un précédent combat et qu'il n'a pas encore été possible de remplacer. Le bataillon Mélin partagera, en bon camarade, sa section de mitrailleuses, avec son voisin dépourvu et une mitrailleuse sera le lot de chacun des deux bataillons.

Le terrain sur lequel on est engagé est découvert et balayé par les obus. On marche donc en formations largement ouvertes et sous les rafales, les sections se couchent, les hommes se serrant les uns contre les autres, avec leur sac sur la tête.

A 15 heures, une patrouille du 10^e hussards signale une forte masse de cavalerie — une division peut-être — vers le nord-ouest. Cette masse est trop éloignée pour qu'on puisse encore déterminer sa nationalité, mais la vigilance s'impose. La même cavalerie avait déjà, nous l'avons dit, intrigué le 49^e... Nous savons aujourd'hui que c'était la 10^e division de cavalerie française, qui cherchait à se rapprocher de la Marne.

Cela, le colonel Glonin ne le savait pas. Il prescrivit donc au capitaine Mélin, commandant le bataillon de queue, de charger spécialement une compagnie de la surveillance de la région suspecte et il appela auprès de lui, comme réserve, pour parer à l'imprévu, une compagnie du bataillon Challe et un peloton du bataillon Masson.

L'Epine aux Bois n'est pas occupée. Les habitants n'ont vu que des patrouilles de uhlans. A 16 heures, ce village est dépassé et toujours sous les obus, le mouvement continue vers Marchais.

L'orage de 17 heures, en dépit de ses trombes d'eau, est ici un soulagement, car l'artillerie ennemie s'en montre visiblement gênée et les artilleurs pointent moins bien.

A 17 heures 30, copieusement trempés, les éclaireurs du bataillon Masson abordent la lisière ouest du bois rectangulaire, à 600 mètres au nord-est de 182 et se mettent en devoir de fouiller ce bois, d'où ils chassent des patrouilles allemandes. Mais, au moment où le gros du bataillon allait aborder le couvert, voici qu'une grêle d'obus de 75, parfaitement pointée sur la lisière, déferle de l'arrière et rend cette lisière inabordable.

Le capitaine Mélin se hâte de replier son bataillon de quelques centaines de mètres. Il l'abrite dans les boqueteaux voisins et rend compte au colonel de sa mésaventure.

Le colonel se hâte d'envoyer des courriers à l'artillerie, à Monthubert et aussi au général de division, mais cette situation, dont le brouillard était évidemment la cause, va se prolonger pendant près d'une heure...

Faisant la part du feu, le colonel Glonin a d'ailleurs, entre temps, pris ses dispositions pour que le mouvement en avant ne soit pas retardé. Le bataillon Masson restera en position devant son bois interdit et se tiendra prêt à reprendre sa progression, dès qu'il le pourra, mais le bataillon Challe va, immédiatement, pousser sur l'Aulnois Milot et le bataillon Mélin, sur la Meulière, où l'ennemi est signalé. Et quand la route de Paris aura été dégagée par l'enlèvement de ces deux centres de résistance, tout le régiment attaquera La Chaise, débordant la position de Marchais par le nord.

L'affaire, vigoureusement menée, réussit et à 18 h. 30, ces maisons, bien que solidement occupées et garnies de mitrailleuses, sont enlevées avec un magnifique élan. Mais, comme le bataillon Masson est toujours cloué par nos canons devant la lisière de son bois ; comme d'autre part la position ennemie de La Chaise et du Carrefour 207 semble solidement tenue et comme, enfin, les approvisionnements en bandes de nos mitrailleuses sont à peu près épuisés, le colonel Glonin, décide d'attendre la nuit pour donner le signal de l'attaque générale. L'obscurité, dans cette lutte décisive, sera, à son sens, notre meilleure chance de succès.

L'ATTAQUE GÉNÉRALE DE 20 HEURES.

Ainsi, à 20 heures, trois régiments : le 18^e, le 49^e et le 34^e, attendaient, immobiles sous la pluie qui avait redoublé de violence et dans une obscurité profonde, trouée seulement par la lueur des éclairs, que l'ordre soit donné de se porter à l'attaque. Les baïonnettes sont ajustées aux canons des fusils ; yeux et oreilles sont au guet...

Où est-on exactement ? Personne n'en sait rien, car peu nombreux sont les officiers qui possèdent une boussole ou

même une carte. Presque tous ont été tout nouvellement promus sur les champs de bataille et on n'a pas encore pu les pourvoir du nécessaire. Mais tout le monde sait de quel côté est l'ennemi et cela semble suffire, pour le moment.

Or, pour comprendre ce qui va suivre, il convient de réaliser nettement les positions des bataillons ainsi engagés dans la nuit.

Les bataillons Challe et Mélin, du 18^e, sont à l'Aulnois Milot, à cheval sur la route de La Ferté sous Jouarre, face à La Chaise, soit face à l'est. Le bataillon Masson, du 18^e, est aussi face à l'est, devant le bois rectangulaire, où l'ont arrêté nos obus, un peu en arrière des deux autres bataillons du régiment. Quant aux deux bataillons du 49^e, nous les avons laissés, venant de Vendières et orientés face au nord-est, prêts à attaquer les boqueteaux au nord-ouest du bois de Courmont et à l'ouest du bois rectangulaire, dans lesquels, justement, s'est pelotonné le bataillon Mélin, du 18^e.

Tout cela est bien clair en plein jour, devant une carte... Dans la nuit, sous la pluie, sans aucun moyen d'orientation, on peut croire que cela l'était moins.

Donc, à 20 heures, le colonel Glonin, commandant le 18^e, suivant les instructions reçues et parce que son régiment tenait la gauche de la ligne, ordonne aux clairons des bataillons Challe et Mélin, de sonner la charge. De la gauche à la droite, instantanément, la sonnerie est répétée dans le bataillon Mélin et au 49^e et chacun bondit en avant, heureux de dégourdir ses membres ankylosés, en dépit des vêtements chargés d'eau et de la fatigue, qui est écrasante.

Ainsi lancés, les bataillons Challe et Mélin vont vers La Chaise et le bataillon Masson entre dans le bois rectangulaire où le suivent, sans se douter de sa présence, les deux bataillons du 49^e.

En dépit de l'obscurité, les patrouilles de pointe du 49^e reconnurent heureusement à temps qu'elles avaient devant elles des amis du 18^e, mais les clairons sonnaient la charge, à pleins poumons ; tout le monde hurlait... un régiment ainsi lancé s'arrête difficilement dans la nuit.

Aussi la confusion et le désordre devinrent-ils tout de suite inextricables dans le Bois Rectangulaire. Le bataillon Masson est envahi par les deux bataillons du 49^e ; il roule en avant avec eux, et la charge continue, échevelée. Le vacarme est effroyable, dans la nuit que déchirent les éclairs : c'est l'orage qui mêle son fracas à celui de l'éclatement des obus ; ce sont les hurlements de douleur des blessés, les cris « *En avant !... A la baïonnette !...* » poussés par des milliers de poitrines ; le sauvage « *Irrinzina* », l'ancestral cri de guerre et de mort des Basques, le même qu'ils poussaient à Roncevaux, en écrasant sous des rochers Roland et l'arrière-garde de Charlemagne...

Cette fois, bravement, les Allemands ont tenu jusqu'à la dernière minute derrière leurs mitrailleuses tirant à toute vitesse, et la baïonnette a fait son œuvre. On retrouvera tout à l'heure les tranchées qu'ils avaient creusées, pleines de morts et de blessés, la plupart transpercés par les baïonnettes, dont quelques-unes, tordues dans les corps, n'ont pu être retirées...

De leur côté, les bataillons Challe et Mélin, du 18^e, ont enlevé Aulnoy Milot et la Meulière, de sorte que la masse hurlante des cinq bataillons déferle maintenant au pas de course, dans la nuit noire, vers La Chaise...

Là, les Allemands n'attendirent pas le choc. Ils évacuèrent leurs tranchées en toute hâte et refluèrent, les uns vers le nord, les autres vers l'est. Une batterie d'artillerie manqua d'être prise ; une autre ne put se dégager qu'en abandonnant un canon. Les compagnies Marc (2^e) et Olivari (8^e), du 18^e, poursuivirent l'ennemi, la baïonnette aux reins, jusque vers La Motte.

Le capitaine Olivari, commandant la 8^e, raconte comment il allait capturer une batterie, quand l'officier allemand qui commandait là, réussit à gagner les trois minutes de répit nécessaire pour décamper, en arrêtant nos éclaireurs par le cri de : « *Halte là ! Qui vive ?* »

Pendant ce temps et alors que la victoire était entièrement acquise, une grave confusion se produisait aussi parmi les troupes des deuxième vagues.

Un moment, la 7^e compagnie du bataillon Challe, du 18^e, qui venait de dépasser l'Aulnois Milot, fut assaillie par une grêle de balles, venant des bois au sud.

L'obscurité est profonde ; la pluie fait rage... S'agit-il d'une contre-attaque débordante de l'ennemi ?... Toutes les surprises sont possibles... On se couche... On écoute... Le bruit de la charge continue de s'éloigner vers l'est... Serait-ce le régiment voisin qui tirerait sur le 18^e ?...

Un sergent s'offre pour aller voir : c'est le sergent Comet, de la 7^e compagnie. Il se précipite sous les balles, dans la nuit... Nous avons déjà vu cet épisode dans notre histoire : le chevalier d'Assas allant ainsi savoir qui arrêta le régiment d'Auvergne et tombant percé de coups de baïonnette, en criant : « *A moi, Auvergne, c'est l'ennemi !* »

Le sergent Comet ne fut pas tué. Il recevra la médaille militaire, pour son acte de sacrifice héroïque. C'était une fraction du 49^e qui tirait dans la direction du 18^e. Avertis de la méprise, les deux colonels firent sonner : « *Cessez le feu !* » et le charme fut rompu.

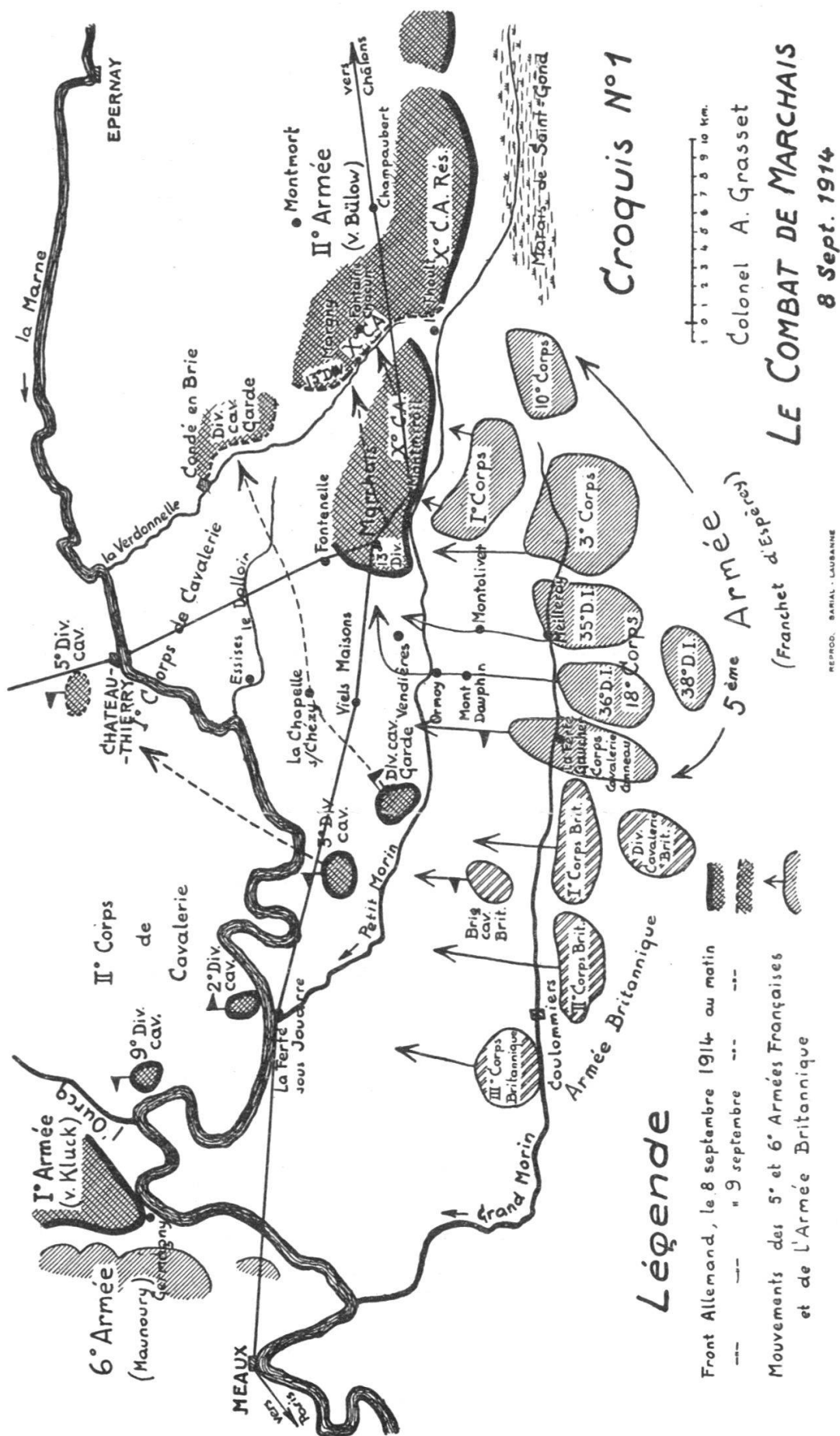
Quant au 34^e, nous l'avons laissé, isolé, à la lisière est du bois de Courmont. Il entendit bien le bruit de la charge s'éloignant rapidement vers l'est, mais il avait l'ordre d'attendre, pour se porter en avant, que le signal lui en soit expressément donné.

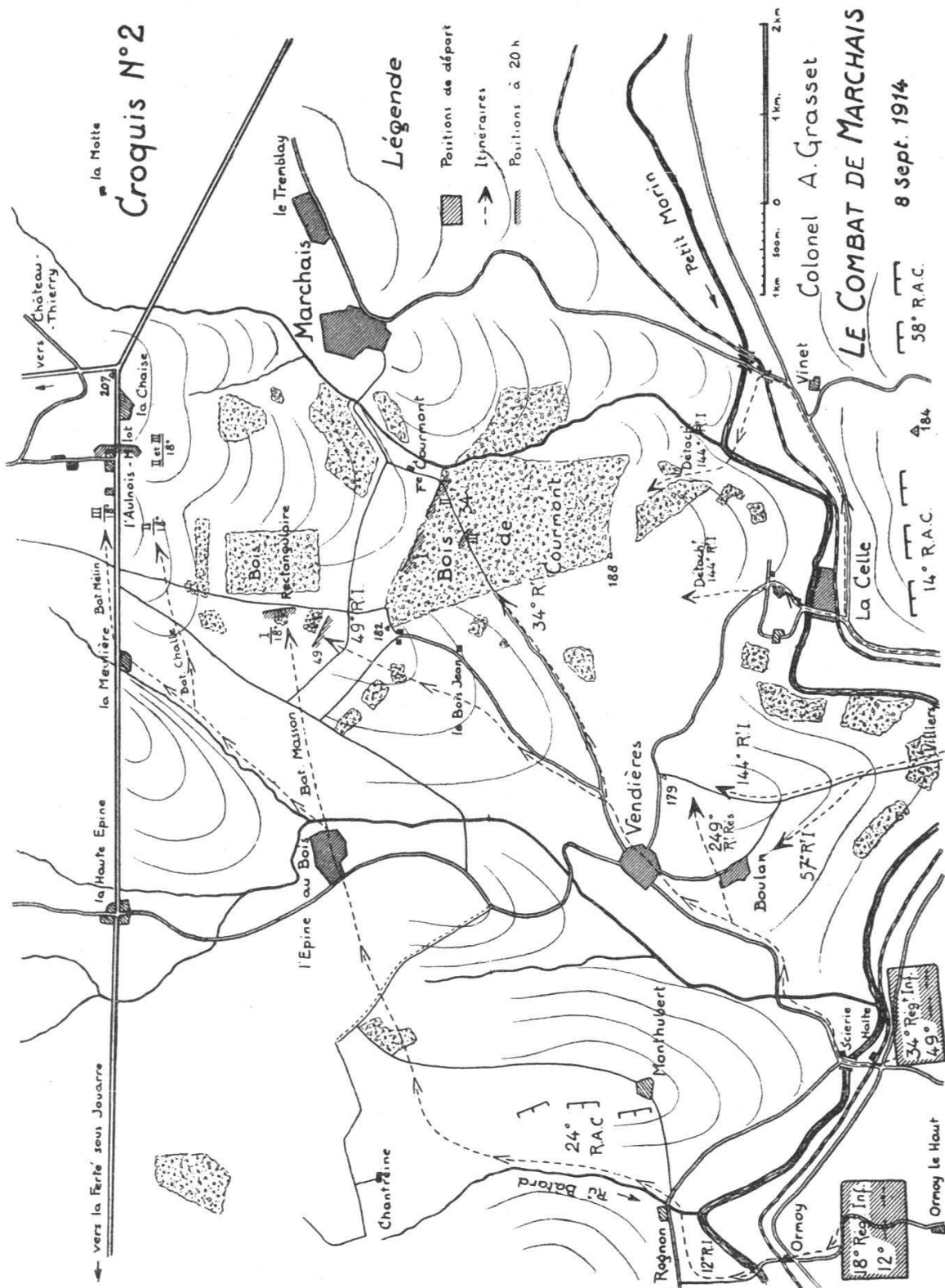
Il attendit donc, prêt à bondir... mais le signal ne vint pas. La crise n'ayant pas duré une demi-heure, l'ordre, sollicité par le colonel, dès les premiers bruits de l'assaut, n'eut pas le temps d'arriver et ce beau régiment, dont nous avons vu l'ardeur au combat, fut privé de sa part de gloire.

LE REPLI DE LA DROITE DE LA II^e ARMÉE ALLEMANDE.

Pour savoir exactement ce qui s'est passé, du côté allemand, il faudrait posséder d'autres renseignements que ceux donnés par l'Historique rédigé au *Reichsarchiv*.

Cet Historique officiel, préoccupé surtout de bien prouver que les Allemands n'ont pas été battus et que leurs bataillons





se sont maintenus fermes sur leurs positions... jusqu'à ce qu'ils les aient quittées, les uns par ordre supérieur, les autres, sur leur propre initiative... ne nous éclaire guère.

On aurait besoin qu'un camarade de l'armée allemande se donnât la peine de recueillir, en toute liberté et en toute objectivité, les témoignages de multiples combattants, comme nous l'avons fait du côté français et qu'il eût, comme nous, le souci de ne rien cacher — surtout pas les fautes.

Cela se fera peut-être un jour. En attendant, il n'est guère possible de mieux servir l'histoire que de chercher, à la lumière des mémoires et des souvenirs laissés par la plupart des généraux et officiers d'état-major allemands, intéressés dans cette affaire, à exposer les réactions que la nouvelle de la défaite de la 13^e division a produites, dans les hautes sphères allemandes et quel a été le résultat de ces réactions.

Le général von Bülow, commandant la II^e armée et son état-major avaient suivi, avec une attention angoissée, pendant toute la journée du 8 septembre, le développement d'une situation dont le danger leur était apparu dès la nouvelle du repli de von Kluck, découvrant le flanc gauche de la II^e armée.

A 4 heures du matin, un radio avait été lancé, informant la Direction Suprême que cette armée était très fatiguée ; qu'elle luttait contre des forces supérieures, mais qu'elle attaquait tout de même.

A 8 heures 15, l'impression pénible causée par ce radio au Grand Quartier général de Luxembourg fut encore aggravée par la réception d'un radio du général von Richthofen, commandant le I^{er} corps de cavalerie, qui annonçait sa retraite obligée derrière le Dolloir.

Le général de Moltke, chef d'état-major général, réunit alors un conseil de guerre, dont la conclusion fut qu'un officier du Grand état-major partirait tout de suite pour visiter le front, se rendre compte sur place de la situation exacte et coordonner, au besoin, les mouvements que certains commandants d'armée pourraient juger nécessaire d'exécuter.

C'est le lieutenant-colonel Hentsch, dont le calme, le sang-froid et le jugement sûr étaient connus de tous, qui se vit chargé de cette grave mission.

Après avoir visité les Quartiers généraux des V^e, IV^e et III^e armées, dont la situation lui parut normale, Hentsch arriva, le 8 au soir, à 19 heures 45, à Montmort, Quartier général de la II^e armée.

Justement, on venait de rendre compte au général von Bülow, qu'une attaque ennemie avait percé le front de cette armée, au point de soudure entre le X^e corps et le X^e corps de réserve, dans la région du Thoult. Le général invita le lieutenant-colonel à monter en voiture avec lui et ils se rendirent tous les deux à Champaubert, pour se renseigner sur place.

La nouvelle fut reconnue fort exagérée, mais le commandant de la II^e armée n'eut aucune peine, faisant état de cet incident vécu, à montrer à l'envoyé de la Direction Suprême, combien le moral de son armée était devenu instable.

Au retour, une conférence réunit, avec le général von Bülow et le lieutenant-colonel Hentsch, le lieutenant-colonel Lauenstein, chef d'état-major de la II^e armée et le capitaine Matthas, chef du bureau des opérations. Par les soins de ce dernier, une grande carte avait été étalée, où étaient dessinés, en gros traits bleus, d'une part la gauche de l'armée von Kluck, d'autre part la droite de l'armée von Bülow, de sorte que la brèche de quelques 30 kilomètres qui séparait ces deux armées, ressortait, gardée seulement par des cavaliers que les derniers radios reçus montraient se repliant, ou sur le point de se replier.

De grosses flèches rouges, piquant dans ce vide, marquaient la situation de la gauche de la 5^e armée française et des trois corps d'armée britanniques... Aucune disponibilité, d'ailleurs, derrière le front allemand.

La conclusion s'imposait, aveuglante de clarté : dans quarante-huit heures, Kluck pouvait être enveloppé et Bülow débordé...

A 21 heures, on discutait encore, quand arrive le courrier

de la 13^e division. Cette division, qui assurait seule la garde du flanc ouest de la II^e armée, vient d'être bousculée dans un violent combat de nuit et son chef ne compte pouvoir la rallier, à la faveur de l'obscurité et on ne sait encore en quel état, que derrière la Verdonelle.

Même si l'ennemi ne poursuivait pas son avantage, il fallait enregistrer un recul d'une douzaine de kilomètres de la droite de la II^e armée, portant à une quarantaine de kilomètres, la distance déjà excessive qui séparait cette armée de la I^{re}.

Sur quoi, le lieutenant-colonel Lauenstein opina que si le refoulement de la 13^e division était confirmé, il serait nécessaire d'envisager un recul plus ou moins important de la II^e armée, et bien que la situation de la gauche de cette armée fût excellente, le dernier courrier annonçant un succès incontestable à l'est des marais de Saint-Gond.

Et il ajouta que la I^{re} armée devrait aussi, nécessairement se reporter en arrière, de façon que la soudure des deux armées puisse se faire, ce qui n'était pas possible en conservant les positions actuelles.

C'était la logique même. Bülow approuva la proposition de son chef d'état-major, à laquelle le lieutenant-colonel Hentsch donna aussi son assentiment.

Toutes les éventualités possibles furent alors envisagées, même celle d'un repli général de la droite, le lieutenant-colonel Hentsch estimant que si la décision de ce repli général était prise, la retraite de la II^e armée devrait s'effectuer sur Epernay et la I^{re} armée viendrait alors s'aligner sur elle et à sa droite. Il fut toutefois décidé que le signal de ce repli général pouvait être différé jusqu'au moment où parviendrait la nouvelle du passage de la Marne vers Château-Thierry, par des forces ennemies considérables.

Aucune autre décision ferme ne fut prise, ce soir là, que celle d'un alignement du X^e corps, voisin de gauche de la 13^e division, sur cette dernière.

L'ordre fut donc immédiatement expédié à la 13^e division, de se maintenir derrière la Verdonelle, entre Margny et

Fontaine-Chacun ; au X^e corps, d'abandonner Montmirail et de se retirer sur la ligne Fontaine-Chacun Le Thoult.

Disons tout de suite que, conformément à la décision qui venait d'être prise, la retraite générale en direction d'Epernay sera ordonnée dès demain, quand parviendra au quartier général de la II^e armée la nouvelle du passage de la Marne, en aval de Château-Thierry, par toute l'armée britannique et de l'arrivée à Château-Thierry du 18^e corps français.

A ce moment, le moins averti des apprentis stratèges, s'il jette un coup d'œil sur le croquis indiquant la situation des armées, ne peut pas ne pas voir que le dispositif allemand est coupé en deux par une brèche de 40 kilomètres où s'engagent les masses alliées... Et il peut conclure de là que le sort de la bataille en cours est inéluctablement décidé, sans qu'il soit besoin de faire intervenir aucun miracle, ni de sacrifier aucun bouc émissaire, que ce soit Bülow ou Hentsch.

Le seul responsable, dans cette affaire, c'est von Kluck, qui a commis une grave imprudence — doublée d'ailleurs d'une désobéissance — en se lançant en aveugle, avec sa I^{re} armée, jusqu'au Petit Morin, d'où il a été obligé de reculer, ouvrant la brèche fatale dans le dispositif allemand.

Rien de déshonorant, d'ailleurs. Une faute stratégique a été commise, plus imputable au tempérament trop ardent de von Kluck, qu'à une défaillance de ses talents militaires. Elle a été payée par la défaite ; cela est normal, logique et tout est bien.

CONCLUSION.

Voilà comment le combat de Marchais, un épisode d'une importance secondaire, en soi, mais survenu en un point névralgique de l'immense champ de bataille de la Marne et à un moment psychologique particulièrement décisif, a été la cause déterminante de la retraite de l'aile droite allemande et par conséquent, de la victoire française.

Ce fait, les historiens allemands ont voulu l'ignorer.

Plutôt que d'admettre une défaite réelle subie sur le champ de bataille, ils ont attribué leur mésaventure à un concours fâcheux de circonstances où auraient joué le plus grand rôle une maladie du général von Bülow et le pessimisme incurable d'un Lauenstein et d'un Hentsch.

Ils observent que si la droite de von Bülow était en mauvaise situation, le 8 septembre au soir, sa gauche était en même temps victorieuse de l'armée Foch, à l'est des marais de Saint-Gond, tandis que la droite de l'armée von Kluck était victorieuse de l'armée Maunoury vers Nanteuil-le-Haudouin... Il n'y avait donc qu'à laisser les événements suivre leur cours et le résultat ne pouvait pas être défavorable. Battre en retraite dans de pareilles conditions était le fait d'une inqualifiable faiblesse et un crime contre la patrie !...

Théorie difficilement défendable, quand on a en mains toutes les pièces du procès.

Reprenons la situation, telle qu'elle était, après le combat de Marchais, le X^e corps, la 13^e division et la division de cavalerie de la Garde s'étant repliés entre le Thoult et Condé-en-Brie, derrière la Verdonelle.

Mettez au quartier général de Montmort, à la place du « débile » Bülow, un caractère de fer : un Hindenburg, doublé d'un Ludendorff. Il décide de ne pas évacuer Montmirail et de poursuivre à fond, à l'est des marais de Saint-Gond, l'offensive commencée contre la droite de l'armée Foch, offensive qui semble donner de bons résultats.

Voilà les critiques allemands pleinement satisfaits.

On n'empêchera tout de même pas qu'il y eût là Foch... Or, Foch a prévu le pire. Il a envisagé l'obligation de reculer encore la droite de son armée et cette droite reculera lentement, disputant le terrain pied à pied. L'armée Foch changera même de front et fera toute entière face à l'est, s'il le faut, acceptant d'être momentanément séparée de la 4^e armée, sa voisine de droite.

N'oublions pas non plus que Joffre, de son côté, Joffre qui surveille sa bataille et la dirige magistralement, a prévu l'intervention, dans la brèche qui peut s'ouvrir là, d'un corps d'armée de renfort : le 21^e et d'un nouveau corps de cavalerie, lesquels feront sentir leur action dès le 10 septembre.

Il faudra battre et disperser tout cela, avant que le dispositif français ne soit rompu. Est-il téméraire d'affirmer qu'une décision — en admettant que les II^e et III^e armées allemandes, qui mènent l'offensive de ce côté soient infatigables et qu'aucun impondérable, comme il y en a tant à la guerre, ne vienne ralentir leur progression — ne saurait intervenir ici avant trois ou quatre jours ?... C'est la mauvaise chance des Allemands qu'un Foch se soit trouvé en ce point précis : un chef au moral indéfectible.

A l'autre bord de la brèche, von Kluck est un caractère. Il est dangereusement impulsif, sans doute, mais c'est un caractère. Ne le limogeons pas et laissons-le marcher avec sa I^{re} armée allemande.

Le 9 septembre, il déborde par le nord le flanc gauche de l'armée Maunoury qu'il refoule vers le camp retranché de Paris. Là, Maunoury est renforcé par les divisions de réserve et par les divisions territoriales de la défense : près de 150 000 braves gens, peu aptes, sans doute à une guerre de mouvement un peu nerveuse, mais tout à fait capables de tenir jusqu'à la mort dans des forts, dans des blockhaus ou derrière des murs.

L'armée Maunoury a encore la disposition de toutes les ressources du camp retranché, en canons et en obus. Elle recule donc, mais très lentement et en disputant âprement un terrain facile à défendre. Galliéni est derrière elle ; il en a le commandement supérieur, ainsi que celui de toutes les forces réunies là. Or, Galliéni n'est pas de ceux qui désespèrent. Il tiendra devant Paris, dans Paris, derrière la Seine, s'il le faut, en faisant sauter le pont de la Concorde... Il a dit qu'il tiendrait « jusqu'au bout » et il le fera.

En admettant le pire, une décision ne peut donc être escomptée, ici non plus, avant une semaine, au moins. C'est encore la mauvaise chance des Allemands qu'un Gallieni se soit trouvé à Paris à cette minute... un autre chef au moral indéfectible.

Or, tandis que l'offensive allemande se développe ainsi, dans des conditions difficiles, en Champagne et sur l'Ourcq, la II^e armée allemande, conduite par un Hindenburg et engagée à fond vers le sud, a, pour protéger son flanc droit découvert, la seule 13^e division éprouvée et tout de même un peu émue du rude coup de boutoir qu'elle vient de subir. Cette division n'a, au surplus, aucune réserve pour la soutenir.

Ici, ce sont les Français qui ont l'initiative des opérations et le général Franchet d'Esperey, dont l'armée combat dans cette région, n'est pas de ces chefs indécis, qui demeurent inertes devant une occasion à saisir. Sans parler du corps de cavalerie Conneau, dont la valeur combattive est faible, il dispose de tout le 18^e corps, à trois divisions, disponible à Marchais et il a déjà donné des instructions pour que ce corps d'armée attaque par l'ouest Montmirail, qu'il fait aussi attaquer, du sud, par le 1^{er} corps, qu'appuiera le 3^e.

Ainsi encerclé par deux ou trois corps d'armée, Montmirail, que défend une fraction du X^e corps, sera très vraisemblablement enlevé de haute lutte, par des forces très supérieures, dans la matinée du 9 septembre. Après quoi, le 18^e corps sera libre de pousser au nord de Château-Thierry, soudé aux Anglais, tandis que le 3^e corps s'élèvera vers Condé-de-Brie et que les Anglais, qui n'ont aucun ennemi devant eux, progresseront vers le nord, à marches forcées...

Dès le 9 au soir, le débordement complet de la droite de la II^e armée et l'enveloppement de l'armée von Kluck, prise entre l'armée Maunoury, d'une part, l'armée anglaise et le 18^e corps, de l'autre, sont des faits acquis. Ici, la décision n'est pas pour dans quatre ou cinq jours, elle est

pour demain, 10 septembre, au plus tard, et c'est la destruction de toute la droite allemande.

Voilà pourquoi Bülow a fort bien agi en rompant le combat. Il a sagement fait la part du feu et épargné à son pays le désastre que le trop fougueux von Kluck avait rendu imminent.

En reculant, il a sauvé son armée et celle de von Kluck, mais ce faisant il a assumé la responsabilité nominale de la perte de la bataille de la Marne et donc celle de l'effondrement de combien de grandioses illusions...

Colonel A. GRASSET.